

1787  
427 — Recu le 13 Mai a Berlin 1.  
1787 ce 20 mars 1787.  
Monsieur et très cher ami 20 p. 5.

Comme j'espère que Monsieur Bell  
voudra bien se charger des six  
exemplaires du quatrième Tome  
de l'histoire de la Réformation  
j'ai prié Monsieur Pajon de  
vous les adresser, vous deman-  
dant d'avoir la complaisance  
après en avoir gardé un pour  
vous, d'en remettre un à M.  
Truffe, un à M<sup>lle</sup> De Leinkant  
qui voudra bien le garder  
jusqu'au retour de Monsieur  
De Comte De Cyernichens et  
le lui remettre de ma part;  
un à Madame Loggenghol  
un à Monsieur De Nicolay  
et un autre qu'il se chargera  
bien de donner à M<sup>r</sup> Viollier  
je vous remercie d'avance de  
cette distribution, et de tous  
les soins que vous prenez de  
mes commissions; vous aurez  
encore la bonté d'assurer  
toutes les personnes de mon  
tendre souvenir; de dire dans  
l'occasion à Madame Lival  
que si je ne lui envoie pas du  
lin cet été, c'est parce qu'on  
m'a assuré qu'il n'avait pas

<sup>14</sup> aussi bien réussissent qu'à l'ord-  
-naire, et que je veusse attendre  
la récolte de cette année.

j'ai été ce matin chez le libraire  
Nicolas, il n'étoit pas au logis  
et j'ai demandé à un de ses  
<sup>compagnons</sup> si il ne pouvoit pas me dire  
ce que je lui devoit pour les  
médaillles que vous aviez fa-  
venir pour moi, qu'étant  
sur les lieux je croiois qu'il  
valoit mieux que je les payasse  
il m'a dit qu'il n'avoit rien et  
toute la garnison qu'on vou-  
droit envoyer, coutoit cent  
mais qu'il falloit que vous  
eussiez la bonté de marquer  
ce que je devois pour ma part  
ainsi mon cher Professeur j'at-  
tends votre dessission pour payer  
cela.

Vous este curieuse de savoir me-  
bons amis quel est ma conduite  
et bien, je vous dirai que depuis  
que je suis ici je n'ai pas fait  
un point, je cours le matin à la  
foire, ou au jardin, car il fait  
constamment le plus beau temps  
qu'on puisse desirer, l'après  
dinee je vais a quelque café  
d'invitation à la ville neuve  
à la friderichtat, mais de chez m.  
il y a toujours une demi lieu de chemin  
pour aller et revenir, ce que je fais  
grace à Dieu tres lestement, je dors

rien, et je mange ici avec autant  
de plaisir que je le faisoit chez  
vous. Je suis deux ou trois fois  
par semaine chez la C. De Kamette,  
j'ai soupé vendredi chez Madame  
Jordan avec les Jordan et Michélet  
Pajon et sa femme, qui vaudroit  
rien que je fus avec eux, comme  
au tems de la défunte, mais c'est  
impossible, il m'en coûte trop de  
quitter les chambres, les meubles  
tout est resté comme quand j'ai  
été partie, mais ma chère amie  
n'y est plus, le souvenir des moments  
agréable que j'ai passés là avec elle  
m'est douloureux; l'embaras de  
Pajon m'amuse, tantôt il prend  
un air contrit et affligé en me  
regardant, puis sa physionomie  
devient radieuse en contemplant  
son fils et sa fille, il a sollicité  
la femme à séparer cette dernière  
pour ne point perdre de tems,  
il m'a proposé de prendre un ap-  
artement à son fameux jardin  
j'ai bien très fort remercié, si  
la C. De Goloffkin le remet, ce  
qui malheureusement est encore  
douteuse, elle y va et été à Moneys  
et j'irai avec eux; au reste  
vous m'avez renvoyé une lettre  
de Pajon, où il m'offroit de descen-  
dre chez lui, ce que je n'aurois  
jamais fait; je crois que je vous  
ai mandé que la Hauchecorne ne m'a-  
voit pas plu au premier abord,  
mais plus je la vois, et plus je me  
reconcilie avec son air mutin, qui

la rend très aimable en société,  
je ne sais pas si son mari  
est aussi satisfait, il me paro  
ît d'une douceur d'ange, et il est  
un de nos meilleurs Predicateurs.  
j'aurais supplié mes chers amis  
de me donner des nouvelles de  
la maison Agernickow, il y a  
aujourd'hui quatre semaines  
que je ne sais rien de la santé  
de ma chère Catouche, quoiqu'  
la Mère m'en ait écrit, mais elle  
ne m'a mandé que des bêtises,  
pas un mot de sa fille aînée  
ni de Mlle De Leinhardt, cet  
dernière seroit elle malade?  
faites lui mille complimens  
si elle existe encore, et dites  
lui qu'elle peut m'envoyer au  
tant de lettres qu'elle voudra  
quelles ne me contentent que sa  
santé pour la porter.  
j'embrasse Madame Poygen  
ses filles, la chère Madame  
Euler, et toute votre famille.  
je ne puis vous en dire d'avan  
tagé, j'attends la C. De Kamke  
à onze heures qui me vien  
chercher; donnez moi donc  
aussi des nouvelles de ses Comtes  
De Goloffkin, ou sont ils? que  
font ils? adieu tout à vous  
pour la vie. M. De Beauvoir